

ANAÏS

Un premier baiser qui modifie durablement le cours d'une existence est chose originale, de surcroît s'il est donné à l'âge de trente ans. Ma première rousse, je l'ai embrassée devant un film thaïlandais au nom prémonitoire : *Tropical Malady*.

Outre sa qualité de rousse, Anaïs est aussi une fille. Elle arriva donc en retard. Je l'attendais depuis un bon quart d'heure devant l'entrée du cinéma en proie à un mélange équitabile d'anxiété et d'excitation quand elle apparut au coin de la rue, sapée, maquillée et coiffée avec juste ce qu'il fallait de discrète provocation pour m'indiquer qu'un effort avait été fourni par rapport à l'ordinaire vestimentaire.

Parfumée, aussi.

La première odeur qui vint à mes narines quand nous nous retrouvâmes assis dans la salle fut celle de son parfum. La seconde, celle de son shampoing. Effluves de jeune fille propre, coquette et soignée, qui n'a pas pour habitude de se rendre à un rendez-vous galant en sentant la sueur ou le graillon. Son odeur de rousse, je ne l'identifiai que dans un second temps. Par déduction. Ce n'était ni celle du parfum, ni celle du shampoing, c'était autre chose, un petit complément inattendu, l'invité surprise au

banquet des stimuli qui suscita d'autant plus ma curiosité que je venais de vivre trois décennies sans en soupçonner l'existence. Une odeur naturelle, animale, sauvage. Tropicale ? Une odeur d'une subtile singularité, impossible à synthétiser par la chimie. Et d'autant plus excitante qu'elle sortait des pores de la peau d'une jolie minette de vingt-trois ans, resplendissante de charme et de bonne santé, alors qu'on l'aurait crue échappée de la cage de quelque fauve exotique exhibé dans les foires.

Voilà, c'est dit, et donc assumé d'emblée : je suis de ceux qui pensent que les rousses ont une odeur spécifique. De ceux qui le pensent, mais aussi, et surtout, de ceux qui le savent.

Évoquant Nini-Peau-d'Chien, Aristide Bruant chantait :

*Elle a la peau douce,
Aux taches de son,
À l'odeur de rousse
Qui donne un frisson.*

Mes veines vibrèrent de ce frisson, gonflées d'un sang subitement propulsé vers ma verge à une vitesse telle que ce premier baiser, que j'avais fantasmé toute la journée en me régaland de la vague appréhension nostalgique des canceurs adolescentes qu'il m'inspirait, m'apparut soudain comme une formalité à expédier sans délai. J'embrassai ma proie dans l'urgence du désir, perdu quelque part entre l'homme et la bête, dans une confusion qui se démultiplia lorsque la créature, non contente de ne pas s'effaroucher de mes manières de butor, me répondit à l'unisson de ma bestialité en me bouffant littéralement le visage, suçant

mes lèvres, mordillant mes joues, fourrant sa langue dans mes oreilles en prenant soin d'y glisser autant de salive que de petits bruits obscènes. Un authentique baiser d'affamée, qu'elle ne jugea pourtant pas suffisant pour me laisser entrevoir l'étendue de son appétit : une minute à peine après avoir goûté ma bouche, elle poussa l'audace jusqu'à prendre ma main dans la sienne, en déplier deux doigts et les sucer comme une bite en plantant ses yeux droit dans les miens avec une détermination guerrière, aussitôt contredite par le balayage délicat de ses longs cils roux sur son regard d'enfant au rythme tranquille du va-et-vient de ses paupières blanc lait.

Avez-vous remarqué que « coquine » rime avec « rouquine » ? Ce n'est pas fortuit. Les blondes et les brunes, quand on veut les nommer affectueusement, deviennent des « blondinettes » ou des « brunettes ». La rouquine a le privilège d'une rime dont elle est la seule à pouvoir se targuer. De même, elle a le monopole d'une mauvaise blague masculine que toutes les rousses confessent avoir subie : « Tu es rousse de partout ? » Il ne viendrait à l'idée d'aucun homme de transposer cette question à une blonde ou à une brune. Seule la rousse a une chevelure que l'on associe directement à son sexe. Et pour cause :

« Coquines, les rouquines ? La science est affirmative.

Hambourg – Les femmes rousses seraient avides de sexe. Une étude d'un scientifique allemand confirme le mythe des “touffes de feu”.

“Sanguine et renommée pour son ardeur sexuelle”, le stéréotype de la femme rousse ne serait pas une légende. La rouquine aurait une vie sexuelle plus intense que la blonde ou la brune. C'est du moins ce que révèle une

étude de l'honorable Pr Werner Habermehl, 56 ans, spécialiste de la sexualité au Centre de recherche social de l'université de Hambourg. Il a comparé les comportements sexuels de centaines de femmes allemandes en corrélation avec la couleur de cheveux.

La vie sexuelle de femmes avec les cheveux roux est clairement plus importante que celle avec une autre couleur de cheveux. Elles sont plus actives, ont plus de partenaires et font l'amour plus souvent que la moyenne. La recherche montre que les rousses sont dignes de leur sulfureuse réputation¹, a expliqué le Pr Habermehl dans les colonnes du *Daily Mail*. Il a précisé que les véritables rousses vivant en couple pouvaient difficilement changer de couleur de cheveux, tant leur conjoint y était attaché.

Pour la psychologue Christine Baumanns, le succès des rousses n'est pas de leur seule « faute ». « Lorsque des hommes voient une rousse, ils estiment qu'ils pourront vite passer à l'acte avec elle. Et que cela va se passer avec ardeur. La femme qui ne perçoit pas assez d'attention à son goût peut se teindre les cheveux en roux. Ce subterfuge lui donnera un atout de séduction auquel les hommes ne resteront pas insensibles². »

Si j'admets volontiers que l'on puisse contre-argumenter sans trop de peine cette théorie loufoque, force m'est d'avouer que mes rapports sexuels avec Anaïs n'en donnèrent pas moins très vite raison à Werner Habermehl. Sans complexe ni tabou, nous baisâmes pendant des semaines tels des cochons insatiables, surenchérissant dans

1. Article paru le 15 août 2006.

2. *20 Minutes*, le 18 août 2006.

la bestialité en même temps que nous liions connaissance et tombions amoureux l'un de l'autre.

Nos sentiments éclorent dans le stupre. Nous avouâmes notre amour réciproque – « je t'aime » – la même nuit où nous nous risquâmes au verbe abject et ordurier. En la traitant de petite pute, je lui déclarai ma flamme. En m'implorant de la souiller, elle me confessa la sienne. La maman et la putain réconciliées en une seule nuit, le rêve interdit de tout homme. « Plus fortes que l'alcool, plus vastes que nos lyres, / fermentent les rousseurs amères de l'amour !¹ » Rimbaud avait raison : la rousseur n'est pas seulement la couleur du stupre, c'est aussi celle de l'amour.

De même que Rome ne s'est pas faite en un jour, notre empire amoureux fut moins la conséquence d'un coup de foudre que le fruit d'une suite d'événements liants au rang desquels une seconde scène de baiser bien différente de la première que nous jouâmes au cinéma. J'étais venu retrouver ma belle dans son studio parisien et lui fis machinalement pour la saluer un bisou sur la bouche rapide et claquant, lèvres fermées, un « smack », comme on l'appelait du temps de mon adolescence. L'indignation par laquelle elle me répondit fut à la mesure de sa rousseur : flamboyante.

— Tu embrasses qui là, ta mère ?

Je restai silencieux, bien en peine de trouver quoi que ce soit à répondre.

— Les bisous de maman, je n'en veux pas. Je veux des baisers cul ou rien. Ne recommence jamais.

Sa colère n'était pas un simulacre et traduisait une révolte réelle. Je conclus dans un premier temps que j'avais

1. *Le Bateau ivre*, 1871.

affaire à une amazone strictement sexuelle et inapte à la tendresse, mais l'avenir m'enseignera le contraire. Ce refus du « bisou de maman », c'était un refus d'associer la bouche, théâtre érotique du visage par excellence, à la tendresse. Ses joues, son front, ses oreilles, ses paupières, j'eus tôt fait de les couvrir d'une pluie de poutous affectueux qu'elle accueillit toujours en piaillant comme un oisillon bienheureux, mais dès lors que mes lèvres entraient en contact avec les siennes, c'était toujours le signe d'un changement de registre obligatoire. Je le compris sur la durée : embrasser sans jamais y déroger nos bouches comme celles d'amants, c'était la garantie de ne jamais laisser se noyer notre lien sexuel dans la conjugalité, un mur dressé contre la routine, le confort, la promiscuité dans lesquels se consomment tant d'amours. Bref, à trente ans, pas aussi dégrossi que je l'aurais imaginé, j'apprenais la vie d'une merdeuse de sept ans de moins que moi. La vie, et le respect.

Justement, parlons-en, du respect. Supercherie masculine. L'homme « fait l'amour » à la femme qu'il respecte et baise celle qu'il ne respecte pas. La maman et la putain chacune à leur place, c'est commode, ça permet de jurer fidélité à sa dulcinée tout en la trompant allègrement avec la première salope venue. La logique est implacable : faute de respect, ce n'est pas de l'amour, juste du sexe, de la viande, de la basse pulsion, ça ne compte pas, c'est pardonnable. Du reste, beaucoup de femmes pardonnent. « C'est normal, c'est un homme », se mentent-elles avant de classer l'affaire. Dans son film *Odette Toulemonde*, Éric-Emmanuel Schmitt fait dire à son héroïne, interprétée par Catherine Frot : « Un homme, faut accepter qu'il aille voir ailleurs, sinon faut pas prendre un homme, faut prendre

un chien. » Le problème, c'est qu'une rousse ce n'est pas exactement Madame Toulemonde, ou alors Madame Toulemonde-me-montre-du-doigt, et c'est peut-être justement pour ça que, pour prétendre à l'enculer, il faut avoir le cran de l'aimer.

J'étais fou d'elle quand j'enculai Anaïs pour la première fois dans son petit appartement d'étudiante, en levrette et face à un miroir, dans le reflet duquel je la regardais gueuler son plaisir de se faire élargir l'anus sous une pluie d'injures et de claques sur les fesses. Elle était aveugle, les yeux bandés par ses bas. Ses cheveux roux, sa peau laiteuse, ses formes graciles, son être entier transpirait la pureté. S'agitant derrière elle, mon corps imparfait, deux fois plus volumineux que le sien, conglomérat de gras, de muscles, de poils, de décibels et de transpiration, renvoyait l'image d'un engin de démolition crachant son ultime énergie dans une cause perdue d'avance : rien ne pouvait atteindre une beauté si cristalline. Cent clones de moi dans un gang bang n'y auraient pas suffi. Prisonnière de ma queue et de mes mains sur ses hanches, l'étrange créature me donnait l'impression de se nourrir de mes souillures tout en ne leur accordant aucune prise sur elle, et me les renvoyant au contraire à la gueule après les avoir digérées, comme elle aurait craché avec négligence le noyau d'une cerise après s'être régalée de sa chair. Sentiment confus d'inaptitude à posséder vraiment ce que l'on a pourtant à portée de bite, que je retrouvai bien plus tard décrite avec beaucoup de justesse dans un livre de Pierre Bisiou précisément consacré à la sodomie et sobrement intitulé *Enculée* : « C'est épuisant la beauté des femmes, la beauté de l'autre, la beauté des aimées, dont rien ne peut nous rassasier et

c'est toujours la balance entre le vivre et le perdre, d'une part, et le mémoriser sans le goûter pleinement, d'autre part. Et je ne sais que faire ni que dire ni que prendre puisque, tel que cela va, quand je perdrai ça je le perdrai vraiment. Et c'est malgré tout ce vers quoi nous allons, hein¹ ? »

Je jouis finalement au plus profond du cul de ma rousse avant de la faire jouir en la prenant dans ma bouche. Nous refîmes l'amour quelques instants plus tard avec tendresse, moi allongé sur le dos, elle chevauchant mon sexe, enlacés l'un contre l'autre, en nous embrassant gentiment et n'échangeant plus que des paroles sucrées. Le copieux jet de foutre que j'avais lâché un moment plus tôt dans son anus avait beau me couler sur les couilles teinté d'une nuance de merde, nulle fange ne pouvait altérer ce moment d'intense torpeur amoureuse, à la pensée duquel une larme d'émotion me monte toujours à l'œil. Les soirs de nostalgie, je suce ce souvenir exquis comme un bonbon que je puise dans un joli paquet, généreusement rempli par des mois de passion amoureuse.

Un autre de mes souvenirs fétiches me renvoie à une époque où Anaïs évoquait souvent dans nos discussions l'idée de s'acheter un godemiché. Comme beaucoup d'autres femmes, sa curiosité était titillée par une marque à la popularité croissante, dont la presse féminine faisait alors des gorges chaudes : Yoba, spécialiste du sex-toy haut de gamme et de bon goût, c'est-à-dire en rupture revendiquée avec les habituels godes reproduisant la forme, la couleur, et parfois certains détails de la verge en érection.

1. Stock, 2008.

Yoba donnait plutôt dans l'objet design et chic, conforme aux goûts de la femme urbaine et aisée, qui ne s'offusque pas de posséder un godemiché à condition que sa forme certes phallique le soit de façon abstraite, et surtout qu'elle le paie une petite fortune. Atermoisement caractéristique de la bourgeoise qui croit tout pouvoir laver, jusqu'à sa mauvaise conscience, en y mettant le prix. La marque disposait d'une boutique, d'un site de vente en ligne et d'un espace dans les magasins Le Printemps, duquel ma bien-aimée revint déçue. Elle trouva les produits Yoba peu à son goût et me le fit savoir avec trop d'insistance pour que je ne le prenne pas pour une invitation à lui offrir un jouet à même de satisfaire ses aspirations, au propre comme au figuré, dès que l'occasion se montrerait. Elle se présenta pour son vingt-quatrième anniversaire, le deuxième que je fêtais en sa compagnie. Pour le premier, je lui avais offert une nuisette. Pour le second, des sex-toys. La progression était normale et raisonnable.

Incapable de savoir où me rendre pour faire mes emplettes, je commençai par taper les mots « sex-toys + boutique » sur un moteur de recherche, qui m'orienta rapidement sur une page qui recensait diverses boutiques ayant pignon sur rue dans lesquelles j'étais censé trouver mon bonheur. J'écartai d'autorité Yoba, puis Rykiel Woman, que j'estimai dans le même registre, fis l'impasse sur Dollhouse, étiqueté lesbien, Phyléa, étiqueté SM, et autres adresses qui me semblèrent moins adaptées à mes besoins que Concorde, autoproclamé supermarché du sexe, le choix le plus large, la devanture la plus sobre. Je ne savais pas exactement ce que je voulais acheter, cette neutralité revendiquée me parut de bon aloi.

Quand on pousse la porte d'un magasin Concorde, on tombe sur un équivalent de Franprix où les fruits et légumes auraient été remplacés par des vibromasseurs, les paquets de biscuits par des DVD X et les produits laitiers par des fringues SM. Hormis la nature des produits vendus, pas de différence, on se promène dans un magasin lumineux et correctement aéré avec un panier sous le bras, des haut-parleurs diffusent Chérie FM et la caissière, aussi peu aimable qu'à Franprix, mâchonne le même chewing-gum avec la même négligence irrévérencieuse. Seule petite variante glauque : un escalier, menant vers un sous-sol dédié aux projections de films pornos, me rappela les sex-shops poisseux dans lesquels il m'arrivait d'échouer dans mes vertes années, quand la solitude sexuelle se montrait trop accaparante. À l'époque, Internet ne proposait pas l'offre pornographique qu'il propose aujourd'hui et, pour s'astiquer devant autre chose que le porno crypté de Canal+, il fallait fréquenter ce genre d'endroits. N'en ayant gardé que de mauvais souvenirs, je restai prudemment à l'étage, au milieu d'une faune variée, composée pour les trois quarts de vieux dégueulasses à qui l'on ne confierait pas la garde de ses enfants, et pour le quart restant d'un couple de quinquagénaires ordinaires s'amusant du spectacle des jaquettes de DVD pornos, d'une petite dame à la démarche simiesque venue acheter, comme je l'appris en laissant traîner une oreille curieuse, une bombe pour lustrer des vêtements en latex, d'un couple de jeunes étudiants sains et mignons affichant une assurance trop étudiée pour ne pas révéler une certaine gêne, et moi, horriblement pataud avec mon petit panier sous le bras.